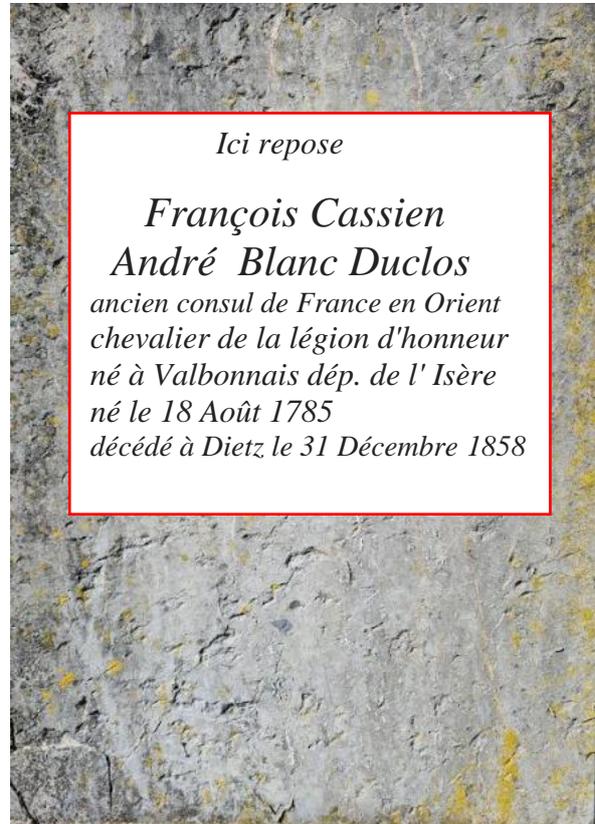
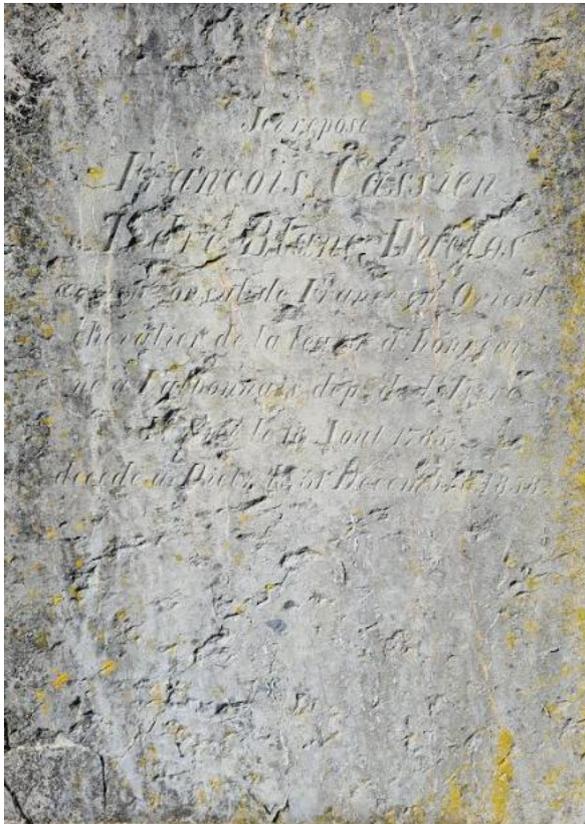


La g@zette

du Valbonnais

N° 195 – Mars 2024

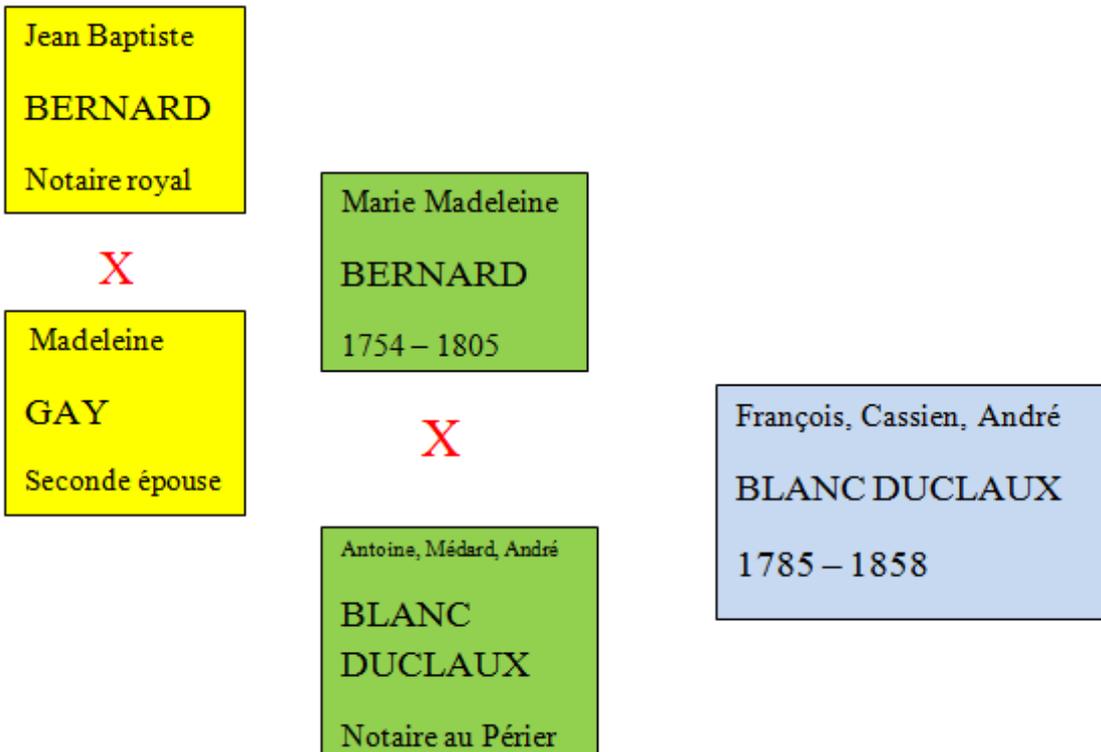
François Cassien André Blanc Duclos (1785 – 1858)



Une énigmatique pierre tombale, découverte à Dietz en Allemagne, par Stephan Kroener...



Jean Baptiste Bernard (1704 – 1779), notaire royal, est le grand-père maternel de François Cassien André BLANC DUCLAUX (1785 – 1858). Le notaire achète en 1752 la maison de la Dame du Prince de Sozet qui a laissé son nom à un quartier de Valbonnais. En 1753, il épouse en secondes noces Madeleine GAY après la mort en couches de sa première femme. En 1754, naît une petite Marie Magdeleine qui pleure dans sa berceuse, gravée « BERNARD ».

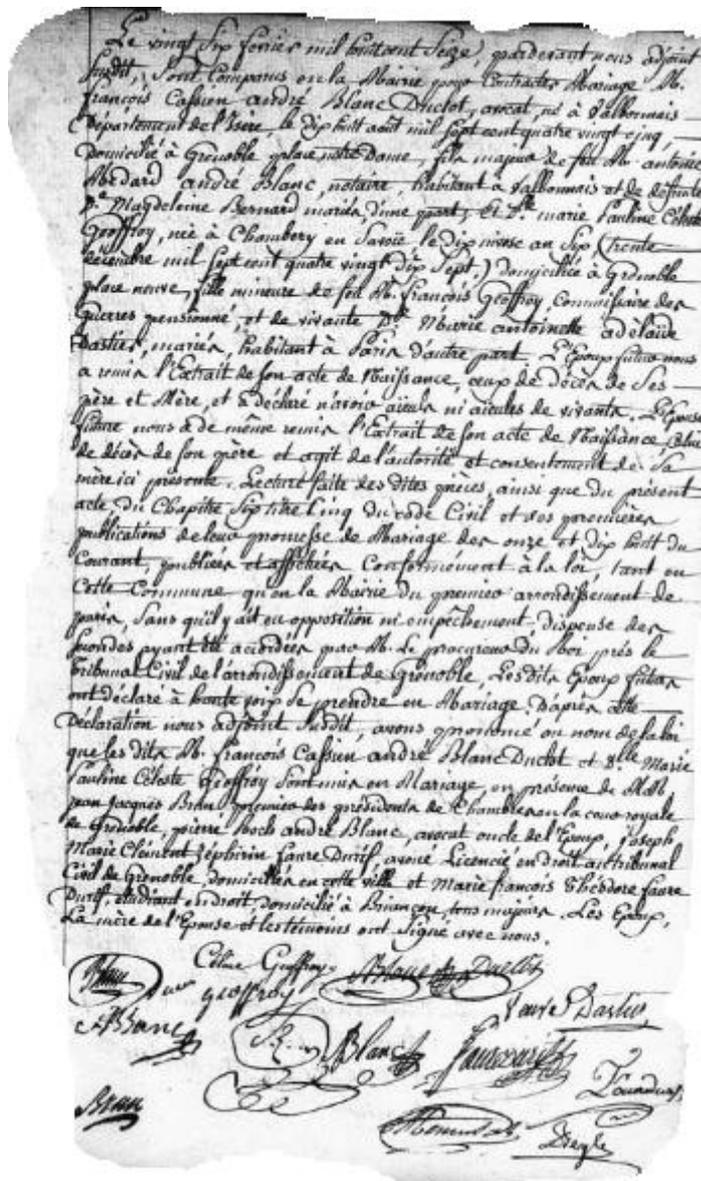


La naissance de François Cassien André Blanc Duclaux

Une génération plus tard, Madeleine BERNARD se marie à Valbonnais, le 19 octobre 1778, avec Antoine Médard André BLANC DUCLAUX, notaire royal au Périer, bientôt aux Engellas. Le couple aura plusieurs enfants, dont François Cassien André, né le 18 août 1785 à Valbonnais. Le curé Josserand de la paroisse de Valbonnais inscrit sur le registre :

Le 18^e août 1785 est né et a été baptisé François Cassien André Blanc, légitime à m^e Blanc notaire de ce lieu et D^{elle} Madeleine Bernard mariés. Le parrain est Jean Baptiste François Andrieu curé du Périer et la marraine D^{elle} Thérèse Mouttin sa tante (9 NUM2/5E 519/4 Valbonnais, collection départementale).

Après des études de droit, il exerce le métier d'avocat dans la capitale du Dauphiné. Le 26 février 1816, François Cassien André Blanc Duclaux (Blanc Duclaux) se marie à Grenoble. (9 NUM/5^E 186/24/97 Grenoble, mariages. coll. Dép. 1816).



L'avocat François Cassien André BLANC DUCLOT, né à Valbonnais, est domicilié à Grenoble, place Notre Dame, et convole en justes noces avec D^{lle} Marie Pauline Céleste GEOFFROY, née à Chambéry, domiciliée à Grenoble place Neuve. Sur ce registre des mariages, on apprend que les parents de François Cassien André Blanc Duclot sont tous les deux décédés.

Marie Pauline Céleste Geoffroy est la fille de feu François Geoffroy, commissaire des guerres pensionné et de la vivante D^{lle} Marie Antoinette Adélaïde Bastier, habitant Paris. Sa belle-famille l'a-t-elle aidé à entrer au ministère des affaires étrangères et à quelle époque ?

Le 6 novembre 1838, le comte Mathieu Louis Molé (ministre des affaires étrangères et Président du conseil de 1836 à 1839, sous la Monarchie de Juillet) décide la création d'une première représentation française à Belgrade, sous le nom d' « Agence consulaire française en Serbie » qui renvoyait à la nomination en Serbie d'un vice-consul rattaché au consulat de France à Constantinople. Pour autant, à titre dérogatoire et exceptionnel, le ministre autorise ce poste à correspondre directement avec l'Ambassadeur de France à Vienne, plutôt qu'à Constantinople, dont il dépend pourtant, donnant à sa mission une vocation bien davantage diplomatique que consulaire. Le ministre choisit de confier la direction de cette nouvelle Agence consulaire à un certain François Duclos.



Conseil des ministres, présidé par Louis-Philippe, le 3 août 1838, chez le comte de Molé.

Né à VALBONNAIS, dans le département de l'Isère, le jeudi 18 août 1785, François Cassien André Blanc Duclos avait intégré le ministère des affaires étrangères en 1834 et avait été vice-consul de France à Jassi en Roumanie de 1834 à 1838. En 1838, la Direction commerciale l'avait recommandé au ministre, en le considérant comme un des meilleurs connaisseurs des

Balkans dans le ministère des affaires étrangères. En effet, depuis 1834, François Duclos avait effectué plusieurs voyages en Europe du sud-est, qui l'avaient amené à suivre de près la situation régionale. Il s'était fait remarquer, en outre, par sa capacité à observer et à rendre compte avec finesse des complexités de la région.

Né en Hesse et ayant grandi dans les années 1970 au bord de la Lahn, pas trop loin de l'endroit qui est au centre de la discussion, je suis aujourd'hui professeur de recherche empirique en éducation à l'université d'Erlangen-Nuremberg. Mes parents - tous deux chassés ou réfugiés d'autres régions d'Europe centrale à la suite de la Seconde Guerre mondiale - se sont rencontrés près de Wetzlar, également sur la Lahn. Aujourd'hui, j'habite avec ma famille à Nuremberg. Bien sûr, je ne suis pas un expert en histoire moderne et je ne parle pas le français couramment. Cependant, les deux - l'histoire et la France - m'intéressent beaucoup. Le jumelage franco-allemand des cheminots de Wetzlar et d'Avignon, dans lequel mes parents étaient engagés depuis mon enfance - à une époque qui, avec le recul, est plus proche de la fin de la Seconde Guerre mondiale que du présent - était porté par un esprit de réconciliation et un regard amical envers l'autre côté. Chaque année, c'était un moment marquant pour moi lorsque Denise et Francis et tous les autres sympathiques Français du Midi venaient apporter de la lumière dans la province de Hesse. De mon enfance, j'ai retenu, en plus de l'affection pour la France, l'amour des voyages en train. Lors d'un de ces voyages, ces deux aspects se sont rencontrés dans ce monument funéraire d'un diplomate français, sculpté dans la pierre calcaire de la région de la Lahn, et j'ai pris l'occasion de m'adresser à toi, cher Gilbert. Je n'ai pas encore pu lire ce que tu as trouvé à ce sujet, mais je suis très curieux de le savoir.

Salutations de Nuremberg, également à tous les lecteurs de la Gazette. Stephan

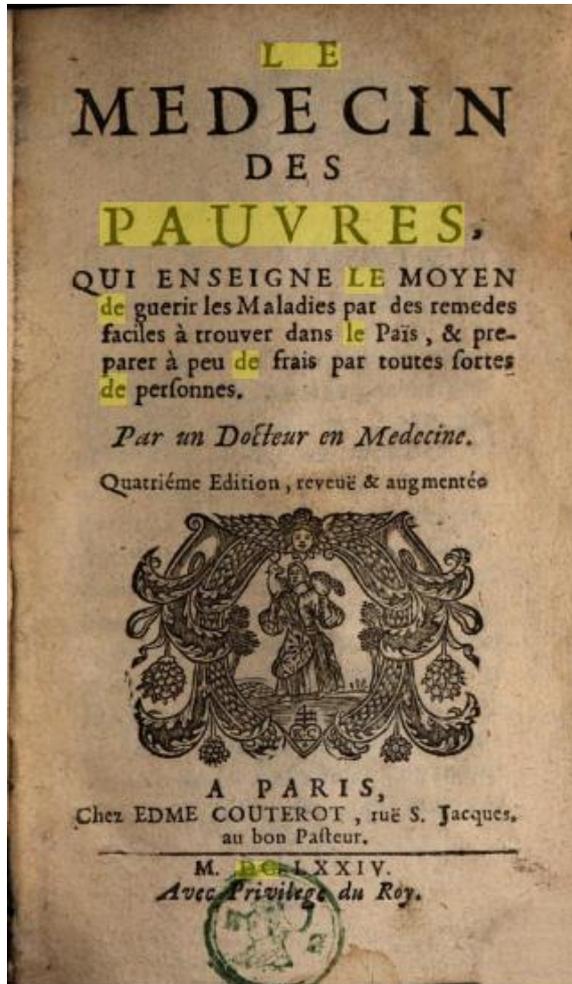
A Kragujevac, le 19 mars 1839, François Duclos remet ses lettres de créances au Prince Milos Obrenovic : il rétablit ainsi des relations franco-serbes interrompues au XIV^e siècle. Le Prince installe F. Duclos au Milosev Konak (Belgrade), pendant les deux mois qui seront nécessaires à trouver un bâtiment pour accueillir la représentation française. F. Duclos ne reste en Serbie que de mars à septembre 1839. Mais en sept mois, il ouvre l'agence consulaire et accueille une première personnalité française, le comte de Chambord (mai 1839), assure l'intérim du consul général britannique (mai-août 1839) et rend compte à Paris des tensions croissantes entre le sénat et le Prince Milos Obrenovic, lesquelles culminent avec son abdication (juin 1939).

En juillet 1839, Jean-de-Dieu Soult, nouveau chef de gouvernement, comprend l'importance croissante de la Serbie en Europe du sud-est et décide de rehausser l'Agence consulaire en Consulat. François Duclos ne sera resté que 7 mois en Serbie mais a accompli un travail intense, sur lequel repose aujourd'hui encore la relation diplomatique franco-serbe.

Il occupe alors des postes consulaires en Grèce (1839 – 1842), en Bulgarie (1842 – 1843) et alternativement dans l'empire ottoman et en Roumanie (1843 – 1858), jusqu'à sa retraite.

Sous l'empereur Napoléon III, parmi les Chevaliers de la Légion d'honneur, nous trouvons un certain Blanc (François Cassien) dit Duclos, né le 18 août 1785 à Valbonnais, agent consulaire, gratifié d'une pension civile de 856 F (date de jouissance 6 février 1858 - domicile : Paris). Dix mois plus tard, il meurt le 31 décembre 1858 à 73 ans.

VALJOUFFREY : *Désert...*médical en 1791



Le 5 novembre 1791, « le vice procureur général syndic du département de l'Isère » enjoignait au médecin Charles-François Terrier-Descontaux, fils, de la Mure, de se rendre dans la commune de Valjouffrey « et autres adjacentes » pour y traiter les **pauvres** atteints d'une maladie épidémique qui ravageait cette contrée depuis longtemps. Le patricien s'y rendit le 8 novembre. Mais les chemins étaient si mauvais qu'il dut, très souvent, avoir recours à des guides « pour ne pas risquer de périr ». Le médecin se rendit avec ses remèdes à Valsenestre. Il y soigna 52 malades ; à la Chapelle, 21, à Lachal [**La Chalp**] 2 et au Désert 5.

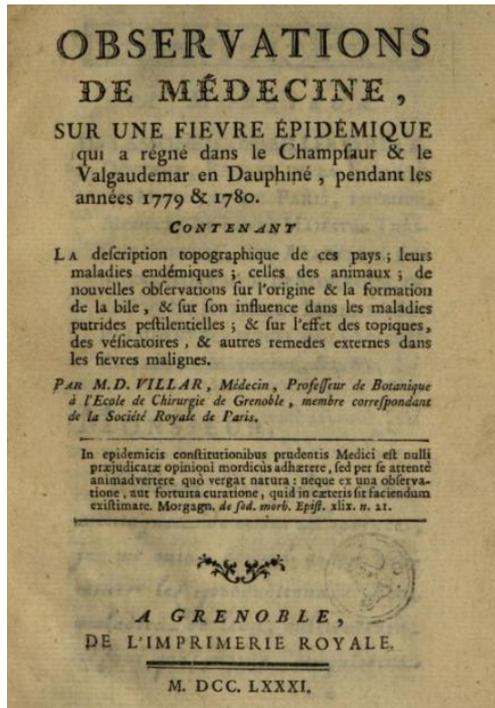
.....

Les Sources: *Mystères et curiosités de l'histoire...* par René Reymond (1991).

Les remèdes employés furent : « Médecines évacuantes composées » ; « Emétiques » (vomitifs) ; « eau de casse émétisées » (casse : fruit de la casse, ayant des propriétés purgatives) ; « Sel de Glaubert » (sulfate neutre de sodium) ; « Crème de tartre » (bitartrate de potassium) ; « Kinkina » (tonique et fébrifuge) ; « Serpentaire de Virginie » ; « Esprit de soufre » ; « Camphre » [...] ; « Laudanum liquide » ; « Lichen d'Islande » ; [...] ; « Liqueur ... ? d'Hoffmann ». **[Il faut lire : *liqueur minérale d'Hoffmann*, remède excellent contre la diarrhée, selon le médecin et botaniste Villar, qui l'a utilisé pour traiter la fièvre épidémique du Valgaudemar, 10 ans plus tôt.]**

Le 14 janvier 1792, sept semaines après le début des soins, l'épidémie était jugulée. Le maire de Valjouffrey, J. Charles, et les officiers municipaux : J. - B. Coste – Jean André Max Vial – Jean Bertrand, Procureur – A. Grand, notable – Jean - Claude Rousset – Guillaume Gaillard – Juste Charles – et le secrétaire Champollion, certifièrent que depuis l'intervention du médecin

Terrier-Desconteaux, la mortalité avait cessé et que « sur la totalité des malades il n'est mort qu'une fille âgée de cinq ans ; que malgré la rigueur de la saison des neiges et l'éloignement de La Mure (16 km) il s'est rendu 3 ou 4 jours par semaine, soit 25 jours dans le chef-lieu, et de là il s'est transporté dans les villages éloignés d'une lieue et demie (6 km) pour y soigner les malades pauvres, au nombre de 80, auxquels il a fourni les remèdes ». Le courageux et dévoué praticien Murois reçut 203 livres 6 sols pour ses honoraires et les remèdes qu'il avait fournis. [Fin de l'article de René Reymond].



Dominique Villar fut chargé du traitement d'une fièvre épidémique qui sévit avec une funeste intensité dans le Valgaudemar et le Champsaur, durant le cours des années 1779 et 1780. Il publia en 1781 dans son premier livre, le résultat de ses observations sur cette maladie. La description de chaumières humides et mal aérées, avec une fenêtre unique et trop petite pour faire entrer le soleil pouvait sans doute s'appliquer au hameau de Valsenestre et ses 52 malades. Les symptômes de l'épidémie de 1791 n'étant pas évoqués dans l'article, toute comparaison reste pour le moment très hasardeuse. Mais...

Dans cette vallée du Valgaudemar « aussi étroite, bornée par des montagnes très élevées (...) l'atmosphère est nécessairement chargée d'une humidité qu'entretiennent les exhalaisons de la rivière, des bois & ombres perpétuelles des montagnes (...) les hivers sont très froids & très longs. Les habitations du Valgaudemar sont des chaumières peu élevées (...) le sol est en terre ou pavé avec de grosses pierres (...). Tels sont les trous humides où ces malheureux Alpicoles se renferment pendant trois ou quatre mois de l'hiver, & où ils respirent continuellement les exhalaisons de leurs corps, celle de leurs animaux (...) ».

« Une cause assez générale des maladies dans le Champsaur, c'est l'inaction dans laquelle les habitants passent presque l'hiver entier dans leurs écuries. Le trop long séjour dans l'air humide, chargé de la transpiration des animaux, & de la vapeur de leurs excréments, fait d'ailleurs passer les corps dans des extrémités opposées. L'air du dehors est sec & froid jusqu'au dixième ou douzième degré au-dessous de la glace ; celui des écuries est humide & chaud jusqu'au quinzième au-dessus (...) ».